# Lekh Lekha

**2026-10-22**

*Houmash*

## *Bereshith*, le livre des racines

Les récits concernant les *Avoth* semblent parfois s'attarder sur des détails sans importance : voyages, puits creusés par Yitz'haq, événements dont on pourrait se demander ce qu'ils nous apprennent ... . Le principe est que « *Kulam ba'im le-lamed al ha-'atid* » : tout cela vient enseigner ce qui se passera dans le futur. Ainsi, les puits creusés par Yitz'haq après que ceux de son père eurent été bouchés sont, selon le Ramban, une allusion aux trois *Batei Miqdash*, les trois Temples : leur creusement annonce qu'il faudra les construire.

Cette lecture repose sur la place particulière de *Bereshit*h. Ce qui n'a pas été posé dans ce livre, au niveau des *Avoth* — אבות (*Avoth*, « pères ») — ne peut pas advenir ensuite pour le *Klal Yisrael* — כלל ישראל (*Klal Yisrael*, « l'ensemble d'Israël »). Les *Avoth* ont posé les racines spirituelles du peuple. C'est pourquoi le Ramban appelle *Bereshith* le *Sefer ha-Shorashim*, le Livre des racines, dans son introduction au *Sefer Shemot*. Les événements vécus par les pères sont symboliques : ils mettent en place ce qui pourra se développer ensuite dans l'histoire d'Israël.

La comparaison avec une graine aide à comprendre ce principe. Une graine n'est pas un arbre miniature déjà formé, et l'avenir n'est pas contenu dans la racine comme une image qu'il suffirait de regarder. Mais la graine porte une possibilité qui ne se développera qu'avec l'eau, la terre, l'air et le soleil. De même, les actions des *Avoth* ne sont pas déjà l'histoire future du peuple ; elles en constituent un *remez* — רמז (*remez*, « allusion ») — et créent des possibilités que le *Klal Yisrael* devra faire grandir.

On peut alors comprendre pourquoi Avraham demande un signe au sujet de la promesse de la terre. Il croit que la parole de *HaShem* s'accomplira, mais s'inquiète de savoir si le processus a déjà commencé, ou s'il ne se réalisera que dans des milliers d'années. Il sait que ses descendants traverseront d'abord des échecs, l'exil en Égypte, l'esclavage, la sortie d'Égypte, quarante ans dans le désert et la guerre avant d'entrer dans le pays. Il voudrait savoir quand débute cette histoire. La promesse lui est renouvelée, mais cela ne signifie pas nécessairement qu'il ait reçu le signe qu'il demandait : parfois, le *remez* ne devient reconnaissable qu'après que les événements ont eu lieu.

Cela rejoint l'exemple du *Mashia'h* : on ne saura qu'un homme est bien le *Mashia'h* que lorsqu'il aura accompli ce qui lui revient. Jusque-là, il peut avoir commencé le processus sans le mener à son terme, comme Bar Kokhba, que Rabbi ''Aqiva avait pensé être le *Mashia'h*. La comparaison des puits aux trois Temples soulève aussi la question du déterminisme : faut-il comprendre que les destructions étaient inévitables ? La réponse est que les racines indiquent une possibilité, non une obligation. Un troisième Temple

peut venir après deux destructions ; mais s'il n'y avait eu que deux possibilités, toutes deux épuisées, il n'y aurait pas eu de troisième.

Le *Mishkan* convenait à un peuple nomade ; une fois installé, le peuple eut besoin d'une autre forme de sanctuaire, d'abord à Shilo, puis du *Beit ha-Miqdash*. Le *Mishkan* n'aurait peut-être pas été détruit comme les Temples : il aurait été enfoui, comme dans une *genizah*, et pourrait éventuellement être retrouvé. L'idée que le troisième Temple soit le *Mishkan* retrouvé reste toutefois une simple possibilité; il n'y a pas de tradition à l'appui. Le fonctionnement du *Mishkan* et celui du Temple ne sont pas identiques, même si l'essentiel, notamment les sacrifices, est commun. Une autre forme du service est également imaginable : réciter les prières correspondant aux sacrifices, comme on le fait aujourd'hui, sans apporter d'animaux.

La disparition du service du Temple a imposé de reconstruire le judaïsme de la *galouth*. À *Yom Kippour*, le *Kohen Gadol* accomplissait un service long et éprouvant, tandis que le peuple attendait le signe du pardon. Rabbi Yo'hanan ben Zakkaï a dû trouver comment faire vivre le judaïsme sans sacrifices. Ezra, de son côté, enseigna la Torah aux Juifs revenus de Babel, qui avaient oublié beaucoup de choses et ne comprenaient plus le *Lashon ha-Qodesh*, la langue sainte : il fallait leur enseigner en araméen. Ils adoptèrent aussi une nouvelle écriture et des noms de mois venus des peuples voisins. Ezra vécut bien avant le Talmud ; la Guemara dit qu'il aurait pu être celui par qui la Torah aurait été donnée à Israël si Moshé ne l'avait pas précédé *(Sanhedrin 21b)*. La majorité des Juifs étant restée à Babel, ce centre put même devenir plus important qu'Eretz Israël.

## Des racines aux actes : possibilités et épreuves

Le Gaon de Vilna enseigne que tout a été créé le premier jour, mais à l'état de potentialité : certaines choses s'actualisent selon les circonstances, d'autres non. Cela pose la question du choix. *HaShem* savait-il ce que chacun choisirait ? Une possibilité envisagée est qu'Il ait créé les deux options : quelle que soit la décision prise, elle se fait parmi les potentialités qu'Il a données.

Les longues histoires de *Bereshit* s'éclairent ainsi, même si elles contiennent peu de *halakhah* et peu de *mitsvoth*. On peut apprendre des *Avoth* une manière de se conduire, des *middot*, mais pas des commandements à accomplir simplement parce qu'ils les ont accomplis. Avraham a pratiqué la circoncision ; nous l'accomplissons parce que la Torah l'ordonne : « le huitième jour, on circoncira la chair de son prépuce » *(Vayikra 12, 3)*. Les *Avoth* ont accompli les *mitsvoth* de la Torah, mais leurs gestes ne sont pas présentés comme des prescriptions destinées à être reprises. Leur conduite permet plutôt de discerner des qualités.

Cette leçon n'est pas toujours facile à tirer. La *'Aqedah* — עקדה (*'Aqedah*, « ligature d'Isaac ») — en donne un exemple extrême. L'acte demandé à Avraham est insoutenable : il a enseigné toute sa vie qu'on ne sacrifie pas ses enfants, et voici qu'il reçoit précisément cet ordre. L'épreuve consiste à obéir à *HaShem* ; mais une question demeure : Avraham devait-il aussi tenir compte de ce qu'il avait appris de *HaShem*, et comprendre qu'Il ne pouvait pas lui demander une telle chose ? Il a montré son obéissance, sans que la difficulté disparaisse.

Les autres peuples racontent la fondation de leur histoire, mais personne, dans les exemples évoqués, ne fait venir un homme seul pour « fabriquer » un peuple. Avraham, lui, commence le *Klal Yisrael*. Il apparaît après l'échec de l'humanité, au moment de la tour de Babel : le projet commencé avec Adam n'a pas abouti, et l'humanité semble prête à s'opposer à *HaShem*. Avraham entreprend alors d'essayer, seul et sans enfant. L'ordre *Lekh lekha* — לֶךְ־לְךָ (*Lekh lekha*, « Va pour toi ») *(Bereshith 12, 1)* ne précise pas qu'il doit emmener Sarah ; pourtant, Avraham part avec elle. Cette absence de précision conduit à s'interroger sur leur relation et sur la place de Sarah dans le commencement du peuple.

La suite du récit rend la question plus aiguë. Avraham se plaint de ne pas avoir d'enfant, puis a Yishma'el avec Hagar. Lorsque *HaShem* lui annonce qu'il aura un fils avec Sarah, il répond qu'Il pourrait plutôt donner "un coup de pouce" à Yishma'el. Avraham a donc envisagé que l'héritier soit Yishma'el et que le clan se construise sans Sarah. Sarah comprend ce qui se passe et, lorsque Hagar la méprise, elle dit à Avraham : « *Hamasi aleikha* » *(Bereshit 16, 5)*. Un *Midrash* raconte qu'elle s'en prit physiquement à lui : elle lui reproche de ne pas avoir répondu, au moment de la promesse, qu'ils n'avaient pas d'enfant tous les deux, afin que *HaShem* leur réponde à tous deux. Sarah avait compris la situation et était plus grande, même plus intelligente qu'Avraham ; pourtant, lui avait imaginé Yishma'el comme héritier. La question de savoir comment en faire un modèle reste sans réponse.

La force des racines apparaît également dans l'épisode de Bila'am. Nos Sages ont envisagé d'ajouter le récit de Bila'am aux trois paragraphes de la *Kriyat Shema'*, mais y ont renoncé parce que cela aurait été trop long. Bila'am voulait déraciner le peuple. Il fait construire sept autels, en écho aux autels des *Avoth*, et cherche à atteindre ce qu'ils ont fondé. Il dit : « Je le vois du sommet des rochers, je le contemple depuis les collines » *(Bamidbar 23, 9)*. Rashi comprend qu'il regarde le commencement d'Israël : les rochers sont ses racines solides, et les collines renvoient aux *Avoth* et aux *Imahoth*. Bila'am n'a pas de pouvoir sur ces racines ; s'il s'en prenait seulement aux événements de son époque, son attaque serait d'une autre nature.

Le principe s'étend aux gestes prophétiques. Le Ramban rapporte que les décrets, lorsqu'ils passent de la potentialité à la réalisation, s'accomplissent. Ainsi, Yirmiyahou demande à Serayah de lire un rouleau, d'y attacher une pierre et de le jeter dans le Perat *(Yirmiyahou 51, 63)*. Le geste rend la prophétie visible et montre qu'elle entre dans son accomplissement. De même, quand Shaoul déchire le manteau de Shmouel, celui-ci lui dit : « *Qara' HaShem et mamlékouth Yisrael me'alekha* », « HaShem a déchiré la royauté d'Israël au-dessus de toi » *(I Shmouel 15, 28)*. La parole avait un impact, mais l'acte marque une étape plus avancée : ce qui est devenu visible ne peut plus être retenu comme une simple parole.

## Avraham dans le pays : reconnaître ce qui est déjà là

David Feinstein s'arrête sur le déplacement d'Avraham jusqu'à Shekhem : peut-être veut-il parcourir le pays avant que *HaShem* ne le lui montre tout entier, ou avant que la promesse ne lui soit faite. Parti de 'Haran, il continue vers le sud, sans savoir où s'arrêter. *HaShem* lui a dit d'aller vers le pays qu'Il lui montrera, mais pas encore : « Voilà, c'est ici. » Le Ramban n'énonce pas toute cette lecture sous cette forme, mais il en approche l'idée.

Avraham ressent quelque chose dans les lieux qu'il traverse, comme un chercheur qui détecte un métal dans le sable sans savoir encore exactement ce qu'il a trouvé. Chaque endroit fait résonner en lui une réalité spirituelle liée à ce qui s'y produira dans l'histoire d'Israël. Il passe « jusqu'au lieu de Shekhem, jusqu'à Elon Moreh » *(Bereshith 12, 6)*. Le nom de Shekhem peut désigner le lieu avant que la ville ne soit fondée, ou avoir été donné à l'homme à cause de ce lieu.

Shekhem porte à la fois une dimension négative et un aspect positif. C'est là que Yossef sera vendu et que la royauté de David sera divisée ; Avraham y ressent quelque chose de troublant. Mais Elon Moreh, situé dans la même région selon Rachi, renvoie au côté positif : au lieu de Har Gerizim et de Har Eval, Avraham entend aussi quelque chose de bon. Il ne s'agit donc pas de nier la difficulté du lieu, mais de discerner ce qui s'y trouve.

Le verset précise : « le Cananéen était alors dans le pays » *(Bereshith 12, 6)*. Selon Rashi, les Cananéens étaient partis en guerre et avaient pris le territoire de Shekhem. Dans le partage attribué à Noa'h, Eretz Israël appartenait à Shem ; *Malki-Tzedeq*, roi de Shalem, est identifié à Shem *(Bereshith 14, 18)*. Tant que Shem vivait, les Cananéens n'osaient pas s'emparer de son pays. Après sa mort, ils conquirent les territoires de ses descendants, tout en respectant son lieu d'étude, celui de Shem et 'Ever.

Lorsqu'Avraham se sent chez lui dans cette région, *HaShem* lui confirme que son ressenti est juste et lui promet : « À ta descendance, Je donnerai cette terre » *(Bereshit 12, 7)*. Certaines personnes perçoivent immédiatement les réalités matérielles, mais ne savent pas reconnaître ce qu'elles ressentent sur le plan spirituel. Avraham, lui, est sensible à la spiritualité des lieux. La présence des Cananéens peut cependant lui faire penser que le pays ne lui appartient pas. La réponse proposée est qu'ils sont là provisoirement : descendants de Cananéens maudits par Noa'h, ils doivent travailler la terre, qui reviendra ensuite aux descendants de Shem. Ils ont peut-être installé l'idolâtrie et devront être chassés, mais les fruits et les arbres qu'ils ont produits peuvent être utilisés. La terre elle-même ne devient pas interdite comme une montagne ne peut le devenir. Le verset indique ainsi que les Cananéens sont présents pour un temps, tandis que la terre est destinée aux descendants de Shem.

## La promesse, l'exil et les choix d'Avraham

La promesse de la terre conduit à une autre lecture du dialogue d'Avraham avec *HaShem*. Il demande : « Que me donneras-Tu, puisque je m'en vais sans enfant ? » *(Bereshith 15, 2)*. Le mot *titten*, « Tu donneras », s'écrit avec les lettres *Tav-Tav-Noun* et vaut 850. Il ferait allusion aux 850 années pendant lesquelles Israël habita le pays jusqu'à la destruction du premier *Beit ha-Miqdash*. Avraham ajoute qu'Eliezer héritera de lui *(Bereshith 15, 3)* : à quoi lui sert une promesse si l'héritage revient à un autre ?

La possession essentielle du pays se serait réalisée pendant les 850 années du premier Temple. Au second, les *dinim* et la présence divine ne furent plus les mêmes ; notamment, l'*Aron* n'y était plus. Même si toute la promesse venait du mérite d'Avraham, son fruit reviendrait finalement à Eliezer. La question n'est donc pas seulement de savoir si ses descendants habiteront le pays, mais ce que cette possession représentera réellement.

Au coucher du soleil, une torpeur tombe sur Avraham, accompagnée d'une grande terreur *(Bereshith 15, 12)*. Il voit commencer la *galouth* : ses descendants seront étrangers dans un pays qui ne sera pas le leur, seront asservis et souffriront *(Bereshith 15, 13)*. Les ténèbres de l'exil sont aussi celles de l'assimilation. Les enfants d'Israël pourront presque oublier *HaShem*, sans l'oublier tout à fait : au moment de la détresse, ils crieront vers « *HaShem, Elohei avoteihem* », le Dieu de leurs pères.

La période de torpeur n'est pas simplement toute la durée du séjour en Égypte. Elle commence lorsque les Israélites veulent se sentir citoyens égyptiens et agir comme les Égyptiens. Jusque-là, la famille de Yossef est honorée, car elle a sauvé le pays de la famine. Mais lorsque les descendants de Yossef veulent être comme les Égyptiens, ceux-ci se méfient d'eux et la servitude commence. La torpeur, associée à la non-pratique des *mitsvoth*, aurait duré 116 ans : la valeur numérique de '*alav*, dans « une grande torpeur tombait sur lui », est 116. Le réveil vient avec les deux *mitsvoth* données en Égypte, *Pessa'h* et *milah*.

Enfin, l'épisode du roi de Sodome fait apparaître une autre forme de vigilance. Après avoir poursuivi les rois qui avaient vaincu Sodome, Avraham refuse de prendre le butin : « Je lève ma main vers *HaShem*, le Dieu élevé, qui a acquis le ciel et la terre » *(Bereshith 14, 22)*. Le Ramban remarque que les justes font parfois jurer leur penchant de ne pas agir *(Bereshith 14, 22)*. La Torah n'aime pas les serments, mais un juste peut s'en servir comme d'un verrou lorsqu'il sait qu'il risque de céder. Les *tzadiqim* ne se croient pas invulnérables : dès qu'ils sentent l'épreuve commencer, ils ajoutent une protection. Avraham pouvait trouver une permission de prendre le butin ; il jure donc de ne pas le prendre. Il ne veut pas que le roi de Sodome puisse prétendre l'avoir enrichi, ce qui aurait été un *'Hiloul HaShem*.

Mais une question demeure. Le roi de Sodome lui propose de prendre les biens et de lui rendre les personnes. Avraham refuse les biens, mais ne prend pas non plus les hommes. Lui qui cherchait des personnes à convertir aurait pu les conduire à reconnaître *HaShem*. Pourquoi ne le fait-il pas ? Il n'est pas question de lui reprocher d'avoir refusé le butin ; la difficulté est qu'il laisse partir les hommes alors qu'ils étaient à sa portée. Aucune réponse n'est trouvée à cette question, qui reste ouverte.